



Terrorisée, Amy vit que la foule s'avancait sur elle...

(Page 2.983.)

C. I.

LIVRAISON 381

— C'est vraiment une coïncidence curieuse ! Hier, je vous aurais répondu, non !... Mais ce matin, juste avant de venir, j'ai reçu un télégramme d'Amy qui se trouve actuellement à Tiflis... J'ai été très longtemps sans aucune nouvelle d'elle et j'étais fort inquiet sur son sort...

— Elle est à Tiflis ? s'écria Picquart, très surpris. Ah ! par exemple ! voilà qui ne va pas faciliter nos affaires... Comment vais-je faire ?... Je ne puis cependant pas lui demander de tout abandonner pour l'unique raison que j'ai besoin d'elle, ici... Et, pourtant, ce serait la seule solution...

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondit James Wells. Je vais lui télégraphier immédiatement et je suis certain qu'Amy ne refusera pas de vous rendre service. Elle viendra, n'en doutez pas... D'ailleurs, j'y pense, au lieu de télégraphier, je vais partir et je la ramènerai moi-même, ce sera encore bien plus sûr...

— Vraiment, monsieur Wells, vous feriez cela pour moi ?... Je suis confus de tant d'amabilité et je ne sais comment vous remercier...

— Pourquoi ne le ferai-je pas, si cela est nécessaire pour vous faire rendre justice ?... Tout homme de cœur en ferait autant...

— Je crois, en effet, que le témoignage de Mlle Amy Nabot serait de la plus grande importance... Aucun tribunal, je pense, ne pourrait le récuser et ce témoignage m'innocenterait tout à fait... Je vous serais infiniment reconnaissant si vous pouvez parvenir à la décider à revenir à Paris pour déposer en ma faveur... Son rapport sur les faits relatifs à l'affaire Dreyfus serait le bienvenu pour tous ceux qui veulent voir la justice triompher.

Le gardien toussa et, d'un ton sévère, il prononça :

— Messieurs, il est interdit de parler du procès. Pour en discuter, il faudrait faire appeler l'avocat ; un

inculpé n'a le droit de parler de son affaire qu'en présence de son défenseur...

Picquart s'exclama violemment :

— Parler d'un témoignage possible, ce n'est pas parler du procès. Laissez-nous tranquilles !... Je sais très bien où s'arrêtent mes droits et ce qu'il m'est permis ou interdit de dire....

Le gardien ne lui répondit pas.

Il se contenta de tirer sa montre et, se tournant vers le visiteur, il dit à celui-ci :

— Monsieur, il est temps de vous retirer....

Picquart lui jeta un coup d'œil furieux ; mais il parvint à se contenir...

Il se leva en même temps que James Wells et, lui tendant la main, il dit :

— En faisant cela, vous me rendez un service immense, monsieur ! Je me souviendrai éternellement...

— Vous pouvez disposer de moi, en tout, mon colonel... Je serais toujours heureux de vous servir...

— Je vous remercie, infiniment !... Il ne me reste plus qu'à espérer que votre voyage à Tiflis sera couronné de succès...

— Soyez tranquille ! Je ramènerai Amy, promet Wells ; elle sera certainement enchantée de rentrer et de faire ce que vous lui demanderez...

Les deux hommes se serrèrent encore une fois la main.

Weills sortit avec le gardien qui referma la porte de la cellule et Picquart se retrouva seul...



CHAPITRE CDXVII

RETOUR A PARIS...

Paris !...

C'était vraiment l'unique ville du monde où l'on put vivre ! Paris !... Mon Paris !...

Lorsqu'Esterhazy sortit de la gare, il aspira longuement l'air de la capitale...

Il avait soif et faim de l'atmosphère parisienne, cette atmosphère qui lui avait tant manquée...

En traversant les rues de cette ville, il se rendit compte soudain qu'il l'aimait plus qu'il ne l'eut cru ; il s'apercevait que, depuis des mois, il avait la nostalgie de la belle métropole...

Jamais cet amour de la Ville unique entre les villes ne lui était apparu avec une telle clarté ; jamais il n'avait su qu'il l'aimait de cette façon...

Il était maintenant comme un enfant qui retrouve sa mère après une longue absence ; un marin qui revoit sa mie après une longue croisière ; un amant désespéré qui voit sa maîtresse revivre...

Lentement, il marchait le long des boulevards, emplissant ses poumons de cet air qui avait une saveur, un parfum, un goût tout particuliers...

Et cet air vicié par toutes les fumées de la grande ville, cet air dangereux aux poumons, lui paraissait l'air le plus pur, le plus revivifiant du monde...

Paris !... mon Paris !...

Comme il avait été fou de partir !..

Comment avait-il pu vivre ailleurs ?...

De quelle vie enivrante, il eut vécu ici s'il avait su!...

Se remémorant les mois d'atroce misère, tant matérielle que morale, qu'il venait de vivre à Londres, il se disait que jamais il ne serait tombé si bas s'il était resté à Paris...

La grande ville contient des ressources infinies pour ceux qui l'aiment et savent en tirer parti...

Il aurait pu rester l'associé de la tenancière du cabaret de nuit montmartrois qui lui rapportait une si belle prébende. Avec cela seulement, il eut eu suffisamment pour vivre...

Et quelle vie aventureuse et folle eut été la sienne !...

Tandis qu'à Londres, il vivait une existence misérable... Lui, Esterhazy, ce transfuge de la grande vie parisienne, il avait passé des soirées entières dans le salon plein de mites de Mme Brow ; il faisait avec ces deux femmes des parties de cartes dont l'enjeu était quelques pennys...

— Ecœurant !... murmura-t-il...

Combien ce tableau ignoble contrastait avec ceux de sa vie de jadis, cette vie brillante, étourdissante qu'il avait mené avec tant de brio, de gaieté...

Comment avait-il pu tomber si bas...

Comment avait-il pu supporter une telle situation ?

Non ! non ! plus jamais il ne se laisserait glisser là...

Tout allait changer...

Il ne savait pas encore de quelle nature serait ce changement, ni comment il se produirait ; mais il espérait bien que, grâce à ses relations et à ses anciens amis.

il trouverait un moyen de recommencer sa vie brillante de jadis...

Il se créerait de nouveau une position sociale ; il revivrait enfin...

En flânant à travers les rues, toutes sortes de plans se formaient dans sa tête...

Mais c'étaient des plans aventureux et dangereux...

Il ne pouvait faire que des choses exceptionnelles...

Après tout... pourquoi pas ?...

Esterhazy, souriant à ses pensées, marchait toujours.

Il saurait bien trouver une planche de salut...

Il saurait bien ne pas rater l'occasion si elle se présentait ; n'eût-elle qu'un unique cheveu...

L'air de Paris lui donnait tous les courages...

Et ce fut très sûr de soi-même qu'il se fit annoncer à l'Etat-Major...

Naturellement, son arrivée y fit sensation.

Il y avait longtemps qu'on ne l'avait vu, tant de bruits avaient circulé sur son compte, qu'on ne savait guère comment l'on devait se comporter avec lui...

Mais personne n'avait l'air enchanté de le revoir...

Il se fit annoncer au capitaine Duchesne.

Celui-ci le reçut immédiatement.

Esterhazy ne connaissait pas cet officier qui était à l'Etat-Major depuis fort peu de temps...

Mais Esterhazy ne fut pas impressionné pour si peu de chose ; il salua le capitaine Duchesne comme s'il avait été un de ses vieux amis et lui dit d'un ton jovial :

— Voyez comme j'aime la France !... Dès réception de votre lettre, je me suis hâté de prendre le premier bateau et d'accourir à votre appel... Je viens me mettre à votre disposition...

— Nous pensions bien qu'il en serait ainsi, dit froidement le capitaine Duchesne. C'est d'ailleurs le devoir de tout bon français de se mettre au service de la Patrie, dans un cas semblable...

— De quoi s'agit-il ? demanda Esterhazy.

— Vous ne le devinez pas ?

— S'agirait-il encore des faux d'Henry ?

Duchesne avait indiqué une chaise à son visiteur.

Celui-ci s'était assis, fort à son aise, en croisant les jambes.

Il considérait l'officier d'Etat-Major d'un petit air ironique qui semblait agacer celui-ci.

Cependant, le capitaine Duchesne, surmontant les sentiments que faisaient naître en lui la vue et l'attitude d'Esterhazy, fit un signe affirmatif et répondit :

— On m'a dit que vous étiez au courant de toute cette affaire. Pouvez-vous affirmer en toute conscience qu'Henry fut véritablement coupable de ce crime ?...

Esterhazy sembla réfléchir, puis, à son tour, il posa une question :

-- Avez-vous l'impression qu'il était capable de le commettre ?

Le capitaine Duchesne haussa les épaules d'un air plein d'incertitude.

Puis il expliqua :

— Je l'ai fort peu connu... Tout ce que je puis dire c'est qu'il me produisait l'effet d'être extrêmement nerveux... Il semblait malade. On eut dit un homme qui a surmené ses nerfs et n'en peut plus... Maintenant, avait-il toujours été ainsi, ou bien était-ce la résultante d'un remords ou de chagrins intimes, comme on l'a dit, je ne pourrais me prononcer avec certitude...

— Je pense que sa conscience le tourmentait et minait son énergie et ses forces...

— Admettez-vous donc qu'Henry fut coupable ? demanda le capitaine. Il me semble que c'est la conclusion de votre réponse.

— Je ne crois pas qu'on puisse douter de sa culpabilité...

— Auriez-vous des preuves de ce que vous avancez ? Pourriez-vous les produire si on vous les demandait ?

— Je n'en ai plus entre mes mains. C'est regrettable ; vous auriez dû me les demander plus tôt...

— Mais si vous avez eu des preuves de son crime, s'exclama le capitaine Duchesne, pour quelles raisons n'avez-vous pas accompli ce qui était votre devoir élémentaire ; pourquoi ne l'avez-vous pas dénoncé ? Vous le deviez...

Esterhazy laissa glisser sur ses lèvres un sourire cynique :

— Ce sont des choses qui ne se font pas entre camarades...

Duchesne fronça les sourcils, ferma à demi les yeux et fixa Esterhazy pendant plusieurs minutes, sans mot dire.

Puis, appuyant sur les mots, il reprit d'une voix glaciale :

— Faut-il supposer que vous avez participé à ce crime ?... Ou croire simplement que vous avez eu pitié d'un camarade qui s'était laissé entraîné à commettre une infamie ; ou encore que vous avez craint d'être accusé à votre tour et d'avoir des comptes à rendre ?... Ignorez-vous que l'on dit que vous étiez en relations suivies avec l'attaché militaire allemand, M. Von Schwartzkoppen ?...

— Pourquoi nierai-je ce qui est ?... Oui, j'étais en relations avec Von Schwartzkoppen. Et après ?...

Le capitaine Duchesne considéra Esterhazy d'un air abasourdi.

Il n'avait jamais envisagé que celui-ci avouerait sans la moindre hésitation, avec une franchise qu'on pouvait qualifier de cynique...

Ne craignait-il donc pas d'être puni justement ?...

— Ainsi, reprit l'officier ; tout est vrai dans les bruits qui courent sur vous ?...

— Quoi, tout ?

— Vous auriez vendu des secrets militaires à l'Allemagne ?... Est-ce vrai ? Vous avouez cela ?...

Esterhazy souriait toujours.

Il fit un signe affirmatif et avoua :

— C'est vrai, capitaine... Pourquoi nierai-je ?... J'ai en effet, vendu des documents militaires confidentiels à l'attaché militaire allemand. J'ai également, d'ailleurs, si vous voulez que je vous dise toute la vérité, vendu des documents importants à l'attaché de l'ambassade d'Italie, qui me les demandait d'urgence.

Le capitaine eut un sursaut :

— Vous osez m'avouer cela ?... Vous n'avez pas honte ?...

Esterhazy fit, de la main, un geste négligent :

— Pourquoi nier... C'est un fait !... Il ne suffit pas de nier les faits pour empêcher qu'ils aient existé... Cela, d'ailleurs, ne changerait rien à la situation...

— Mais vous rendez-vous compte que vous vous accusez vous-même ? Vous n'ignorez cependant pas le risque que vous courez en faisant cela ? Vous vous condamnez...

— Pourquoi aurai-je peur ? Je sais très bien que l'on ne me poursuivra pas, que l'on ne peut pas me poursuivre... Et cela m'amuse énormément d'ailleurs !...

— Vous êtes d'une insolence incroyable !

— Cette insolence m'a toujours servi... J'en ai toujours usé et cela m'a toujours réussi... Cela réussira encore...

Esterhazy riait...

L'affollement du capitaine était à son comble et cela l'amusait énormément. Il était tout à fait heureux du petit effet qu'il avait produit...

Duchesne était si bouleversé par cet aveu éhonté,

auquel il osait à peine croire, qu'il en restait déconcerté et interdit !...

Il ne trouvait plus une parole.

Enfin, il domina son trouble, et incapable de trouver lui-même une conclusion à cette conversation qui avait été bien différente de ce qu'il avait imaginé, il se leva et déclara :

— Rompons-là, monsieur... Nous n'avons, pour l'instant, plus rien à nous dire. Je vais rendre compte à mes supérieurs de notre conversation et je verrai ce qu'ils décideront à votre égard... Vous voudrez bien vous tenir à notre disposition.

Esterhazy, toujours souriant, se leva à son tour et, s'inclinant légèrement, il prononça :

— Vous avez mon adresse, capitaine. Lorsque vous désirerez me voir, vous n'aurez qu'à m'envoyer un mot. Mais je vous prie de bien vouloir me prévenir à l'avance, car je n'ai pas l'intention de perdre mon temps à attendre une convocation de l'Etat-Major. Je prévois que je serais très occupé.

— C'est entendu, je vous préviendrai à temps pour que vous puissiez vous libérer de vos obligations, répondit le capitaine Duchesne d'un ton glacial.

— Allons au revoir, à bientôt, dit Esterhazy d'un ton cavalier. Il fit au capitaine un salut amical et quitta la pièce, laissant l'officier confondu d'une telle audace.

Puis, l'esprit léger, le misérable descendit l'escalier en sifflottant un air de marche.

Il était persuadé qu'il avait mené la conversation avec beaucoup d'adresse et que personne ne s'aviserait de lui demander compte de ses actes ; aucune sanction ne serait prise contre lui ; il en était certain...

Bien au contraire, il pensait que ces aveux lui apporteraient un grand bénéfice ; on voudrait sans doute obtenir son silence à tout prix et il se promettait de se le faire payer cher...

Il souriait...

Enfin, il avait déjà trouvé une nouvelle source de revenus ! Et cette source, sans doute, serait intarissable... Il le fallait, car il voulait absolument se libérer des deux Brown.

Maintenant, ces deux femmes, la fille autant que la mère, lui étaient odieuses et il aspirait au jour où il romprait tous ses rapports avec elles...

Pendant qu'insouciant, et se berçant de rêves de fortune, Esterhazy se promenait sur les boulevards, renouvelant connaissance avec les cafés de la capitale le capitaine Duchesne, en proie à la plus grande perplexité, se faisait annoncer chez le ministre de la Guerre.

L'officier de service qui le connaissait s'empressa d'aller prévenir le général Cavaignac et celui-ci le fit immédiatement introduire.

— Qu'y a-t-il donc, capitaine ? demanda-t-il, en voyant le visage bouleversé de l'officier d'Etat-Major.

Vous avez l'air agité et vous êtes très pâle... Je ne vous ai encore jamais vu ainsi ; que se passe-t-il ?

— Esterhazy sort de mon bureau, mon général, répondit péniblement le capitaine Duchesne, dont la voix était rauque.

— Il est déjà venu ?

— Oui, mon général.

— Eh bien ! qu'a-t-il dit ? Quelque chose qui motive votre bouleversement ?

— Oui, mon général... Cet homme est un misérable, je m'en doutais bien ; mais je ne me serais jamais douté qu'il put avoir une telle audace... J'en ai été stupéfait...

Cavaignac sourit faiblement :

— Bah ! que pouvez-vous espérer d'un homme sans scrupules comme celui-ci... Vous pouviez bien vous attendre à quelque chose de ce genre... Mais, en définitive, que vous a-t-il dit au sujet de ce qui nous intéresse?...

Etait-il au courant des faux commis par Henry ?...
Qu'en savait-il ?

— Il est au courant de tout, mon général.

— Mais possède-t-il des preuves de cette infamie et comment se fait-il qu'il n'en ait pas parlé ?...

— Il dit qu'il a eu des preuves qu'il n'a plus en mains ; mais il est tout à fait affirmatif, quant à la culpabilité d'Henry ; il prétend même que c'est le remords qui a déterminé le détraquement nerveux de son ami... Mais quand je lui ai demandé pour quelle raison il ne l'avait pas dénoncé, il m'a répondu en riant narquoisement que « cela ne se faisait pas entre camarades. »

— Et c'est ceci qui vous a bouleversé ?

— Non, mon général ; c'est quelque chose de pis ! Je vous dis que l'audace et le cynisme de cet individu n'ont pas de bornes : il m'a avoué tout de go, alors que je ne le lui demandais pas, que c'est lui qui a vendu à Von Schwarzkoppen, l'attaché militaire allemand et à l'attaché militaire italien, des documents secrets importants, intéressant la défense nationale...

— Mais alors ! s'exclama Cavaignac, dont le visage se décomposa ; alors, le traître !... Ce serait donc lui et non pas Dreyfus !... Et c'est sa faute que celui-ci a expié à l'Ile du Diable !... Et il est venu vous avouer cela !...

— Oui, avec le sourire d'un homme sûr de soi ; sûr de n'être pas inquiété ; avec un cynisme effroyable !... Une telle audace m'a renversé...

— Je le comprends.... Mauvaise affaire...

— Cet aveu d'Esterhazy, reprit le capitaine Duchesne qui, peu à peu, reprenait la maîtrise de lui-même, va suffire à démontrer clairement l'innocence de Dreyfus ; cela ne fera aucun doute lors de la révision...

Cavaignac, en entendant ces paroles, bondit de son

fauteuil et se mit à arpenter la chambre de long en large.

Cette idée le bouleversait...

Soudain, il s'arrêta net devant l'officier et d'une voix qui bégayait un peu, il dit en le regardant droit dans les yeux :

— Ce sera un scandale effroyable !...

Le capitaine Duchesne approuva d'un signe de tête :

— C'est bien ce que je crains, dit-il.

— Si cet aveu arrive jusqu'au peuple, je crains des émeutes ; qui sait une révolution ! murmura Cavaignac. Que va-t-il arriver, je me le demande ?

— Je crains le pire, monsieur le ministre...

Cavaignac se remit à arpenter nerveusement la pièce.

Il marchait, tête baissée, les épaules courbées comme sous un faix trop lourd pour elles...

Et, de temps en temps, un profond soupir sortait de ses lèvres. Vraiment, la tâche à accomplir dépassait ses forces...

Où était son devoir ?... La vérité ne ferait-elle pas autant de mal que la continuation de l'erreur...

La révélation de l'innocence de Dreyfus n'allait-elle pas déchaîner toutes les forces du désordre.

Il en était à ce terrible instant où un homme d'Etat doit choisir entre l'injustice et le désordre !

— Que peut-on faire ? dit-il enfin. Comment mettre fin à une situation aussi compliquée que celle-ci ?...

— Je ne vois aucune solution possible, mon générale, répondit le capitaine Duchesne.

— Cependant, il faut en trouver une ! il le faut absolument ! Lorsque le peuple de France connaîtra les aveux d'Esterhazy il demandera des explications ; il voudra savoir pourquoi cet homme n'est pas au bagne à la place de l'autre... Le Conseil de Guerre sera en but-

te à des accusations sans nombre et il perdra tout son prestige. On lui reprochera d'avoir été partial, d'avoir couvert le véritable coupable...

Non ! non !.. Il ne faut pas que cela arrive ; il faut, à tout prix, éviter un semblable scandale ; il le faut, à tout prix ! m'entendez-vous !.. Sinon, tout risque de s'écrouler... Le Gouvernement, lui-même, n'aura plus la confiance du peuple dès que ces faits seront connus... Oui, oui, mieux vaut perpétuer l'injustice que de permettre un tel désordre.

— Nous avons commis une faute en rappelant cet homme ; il eut mieux valu le laisser en Angleterre...

— Il est facile de regretter maintenant ce que nous avons fait ; mais les regrets ne changent rien aux faits accomplis, répondit Cavaignac en ricanant amèrement. Nous avions cru qu'il viendrait témoigner contre Dreyfus et que sa présence arrangerait tout pour notre bien à tous... Nous espérions qu'il l'accuserait comme toujours et que la confrontation de ces deux hommes tournerait à notre avantage. Nous avons accepté la révision du procès pour calmer l'opinion publique, avec l'espoir de pouvoir prouver que Dreyfus était bien un traître et que le jugement du Conseil de Guerre avait été justifié... Et maintenant... Maintenant, tous nos plans s'écroulent... Esterhazy est devenu subitement notre pire ennemi... C'est lui qui sera le « deus ex machina » de notre défaite... Et c'est nous qui l'avons appelé !..

Le capitaine Duchesne réfléchissait.

— Cet homme doit avoir eu des raisons particulières pour faire cet aveu, monsieur le ministre, dit-il soudain...

— Quelles raisons pourrait-il bien avoir ?.. Il a voulu simplement nous narguer, nous montrer qu'il ne nous craignait pas qu'il se croyait le plus fort... Et qu'il l'est en réalité... Quelles autres raisons pourrait-il bien avoir ?..

— J'ai entendu dire qu'il était dans une situation matérielle précaire. Depuis son divorce, il doit être sans ressources et il a dû vivre d'expédients à Londres... Alors, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ait eu l'idée d'exploiter la situation pour en tirer de l'argent. Je ne serais pas étonné d'apprendre que ses aveux n'aient pas d'autre cause et si cela était...

— Si cela était, interrompit Cavaignac, nous serions sauvés... Pensez-vous vraiment que l'on pourrait acheter son silence ?...

— Oh ! mon général, j'en suis presque certain... Il ne peut avoir d'autre mobile que de nous faire chanter... Mais ce que je crains c'est qu'il ne nous demande une somme trop importante...

Cavaignac était de plus en plus agité....

— Il faudrait savoir quelle somme... Et où la prendrons-nous, je me le demande....

Le capitaine Duchesne poussa un soupir...

Il devinait que le misérable Esterhazy n'aurait aucun scrupule et ne se soucierait pas des embarras dans lesquels il mettrait le Gouvernement, le Ministère, l'Etat-Major...

Et il pensait bien qu'il devait avoir les dents longues et que les fonds secrets seraient tout à fait insuffisants à acheter son silence. Ce fut ce qu'il exprima en ces termes :

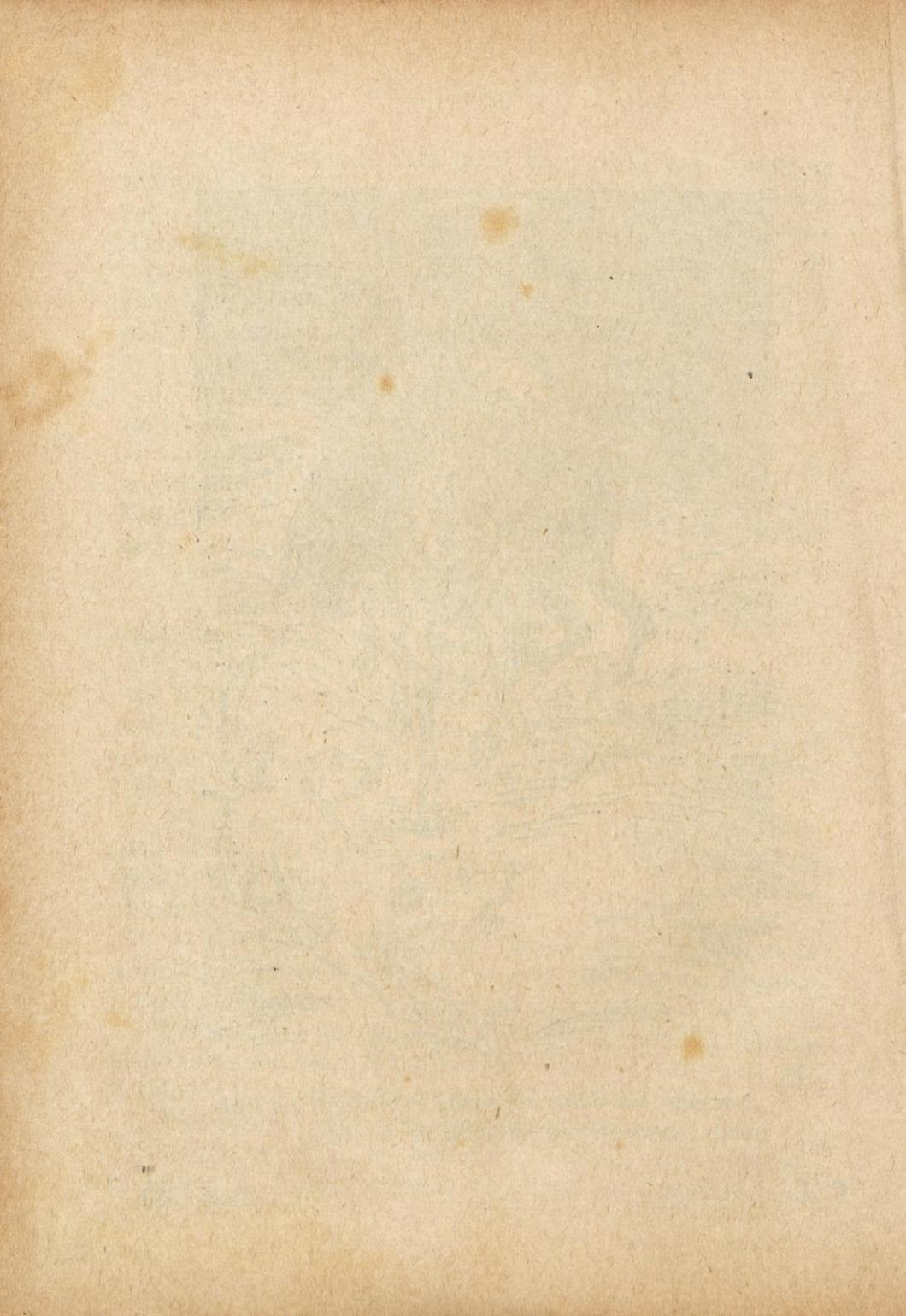
— Je pense qu'il sera très exigeant, monsieur le ministre... Quant à trouver l'argent, les fonds dont nous pourrions disposer n'y suffiront certainement pas et il n'est cependant pas possible de faire figurer une dépense de ce genre dans le budget de l'Etat... C'est alors que le peuple pourrait nous demander des comptes...

Cavaignac restait songeur et il murmura :

— Dans quel abominable pétrin nous sommes-nous mis !... Je me demande comment nous sortirons de



*Lorsque les deux cosaques revinrent au traî-
neau, Semion était en train de panser...*



là, sans en être éclaboussés... Et encore, en sortirions-nous jamais !...

— Il me semble en effet, reprit le capitaine Duchesne, que nous sommes dans une impasse, sans issue... Nous avons voulu accabler le capitaine Dreyfus, pour nous sauver, et voici que c'est nous qui sommes écrasés sous les preuves que nous accumulions contre lui....

— Mais, comprenez donc qu'il est impossible que cela soit ainsi ! Mon cher capitaine, il faut que nous trouvions la possibilité de nous tirer de ce guêpier... Il faut que nous trouvions un moyen de faire condamner de nouveau le capitaine Dreyfus, et de ne pas tenir compte des aveux d'Esterhazy... Il n'y a pas à tergiverser ; il le faut !... il le faut !....

Un profond silence tomba dans la pièce.

Les deux hommes, chacun de son côté, réfléchissaient. Ils examinaient toutes les solutions possibles...

Malheureusement, elles n'étaient pas nombreuses.

— J'y suis ! s'exclama soudain le ministre de la Guerre... Oui... oui... c'est la meilleure solution...

Duchesne se tourna vers lui d'un air attentif.

Le général paraissait très agité :

— Voici, dit-il, nous allons faire une chose très simple. Il suffisait d'y penser... Nous allons expulser Esterhazy... Ou plutôt, comme il faut que tout se passe en douceur, nous allons lui intimier l'ordre de quitter la France dans les vingt-quatre heures... Ainsi, ce cauchemar sera fini...

— Croyez-vous que cela suffira, monsieur le Ministre... Il est homme à refuser d'obéir à un ordre de ce genre...

— Il faudra lui faire comprendre qu'en désobéissant, il s'exposerait à de graves sanctions disciplinaires... On pourrait le menacer de l'arrêter et de le faire mettre en prison... Pourquoi ne lui dirait-on pas qu'il

va être inculpé d'espionnage ?... Essayez ce système ; vous verrez qu'il est bon ; il ne résistera pas, j'en suis certain... Il sera effrayé et il partira sans demander son reste... Il renoncera plutôt à l'argent qu'à la liberté... Et, comme nous sommes seuls, vous et moi, à connaître ses aveux, ils seront ensevelis pour toujours...

Le capitaine Duchesne parut convaincu.

Le conseil que lui donnait le ministre de la Guerre semblait tout à fait digne d'être pris en considération.

Il fit un geste d'acquiescement en disant :

— Il n'en coûte rien d'essayer. Peut-être réussirons-nous à le faire partir en l'intimidant, quoique son audace n'ait guère de bornes.

— Rassurez-vous ; cette solution est la bonne ; j'en suis sûr... répondit le ministre avec assurance. Esterhazy aime sa liberté plus que tout au monde et s'il la voit menacée, il ne se fera pas répéter l'ordre de filer...

Duchesne se leva pour prendre congé :

— Je vais écrire la lettre et je vous la rapporterai pour la signature, monsieur le ministre... Plus vite on sera débarrassé de lui, mieux cela ira... Je ferai toute diligence, car je ne serais rassuré que lorsque cet homme aura passé la frontière.

Cavaignac tendit la main à l'officier :

— Merci !... Vous êtes tout à fait l'homme dont j'avais besoin en de semblables circonstances. Je vois que je puis compter sur votre loyauté... Faites cela immédiatement... L'honneur de l'armée et du Gouvernement est menacé par les révélations que pourrait faire cet individu aux journaux ou à nos ennemis politiques... Nous devons tous faire notre devoir pour le sauver et le mettre hors de cause...

Le capitaine Duchesne s'inclina ; puis il sortit pour retourner dans son bureau.

Quand il fut sorti, le ministre tenta de se remettre

au travail ; mais il était nerveux et ses pensées étaient ailleurs... Il ne pouvait s'empêcher de rougir en pensant que l'Etat-Major de l'armée française avait compté un traître dans son sein et que ce n'était pas cet homme qui expiait son crime ; mais un autre qui n'avait commis aucune faute... Un autre qu'on avait tiré du bagne pour le jeter en prison, afin de donner à l'opinion publique un simulacre de satisfaction...

Il ne pouvait se distraire de cette pensée ; les événements de ces jours derniers repassaient sans cesse dans son esprit enfiévré..

Son visage était assombri et il fixait le plancher d'un air soucieux et obsédé...

Ah ! pourquoi Dreyfus n'était-il pas mort à l'île du Diable !...

Comme tout aurait été plus facile si l'innocent avait disparu...

Des milliers de déportés mouraient chaque année sous ce terrible climat... Mais, lui, malgré le traitement sévère, inhumain, auquel on l'avait soumis, il avait résisté à toutes les souffrances qui l'avaient assailli...

Sans doute, le diable avait-il mis sa main dans le jeu, il s'en était terriblement mêlé de cette affaire Dreyfus qui durait depuis des années et durerait combien d'années encore...

Tous les efforts des ministres de la guerre qui s'étaient succédé dans ce fauteuil où il était assis en ce moment, avaient été vains...

Dreyfus avait survécu à tout...

Il demandait qu'on lui rendit justice ; il avait des amis qui avaient soulevé l'opinion publique...

Le danger était grand pour tous ceux qui avaient mené le combat contre l'innocent condamné au bagne, toutes leurs manœuvres seraient connues du public...

La révision dévoilerait au monde entier toutes les

infamies qui avaient été commises pour sauver la face...

Cavaignac grinçait des dents.

Ses mains se crispèrent sur une grosse chemise de toile grise, placée sur son bureau et qui portait, au milieu, écrit en grosse ronde, le nom de Dreyfus...

Ah ! s'il pouvait brûler tous ces papiers...

Mais à quoi cela servirait-il ?

Il eut fallu pouvoir anéantir avec eux tous ceux qui se souvenaient, tous ceux qui savaient quelque chose.

Une haine aveugle montait en son cœur contre cet homme qui était la cause de tant de maux...

Toutes les difficultés qui s'accumulaient sous ses pas ; toutes les angoisses par lesquelles il avait passé avaient été provoquées par cet homme...

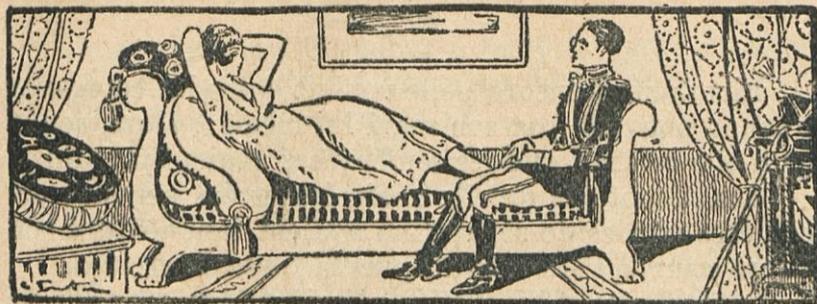
Il se laissait submerger par sa haine...

Souvent, il avait souhaité pouvoir tuer cet homme, afin de mettre fin à tout...

Mais, maintenant, Dreyfus était encore vivant, malgré tout... il était même de nouveau en France...

Pour Cavaignac et ses collaborateurs immédiats il était comme un spectre menaçant, qui rôdait autour d'eux, présage de ruine et de malheurs...

Mais, malgré toute la peur et les soucis que la révision du procès inspirait au Ministre de la Guerre, celui-ci ne voulait pas renoncer à l'espoir de trouver, au dernier moment l'argument nécessaire pour convaincre, une deuxième fois, les juges de la culpabilité du condamné..



CHAPITRE CDXVIII

REUNIS UN NT.

Lucie était dans un état de nervosité effrayant.

Quand elle avait passé le seuil de la prison de Rennes, quand elle avait pénétré dans le cabinet du directeur, quand celui-ci lui avait dit qu'elle allait enfin revoir l'être qu'elle aimait plus que tout au monde, elle avait pensé défaillir...

Puis on l'avait conduite dans le parloir et elle savait qu'une simple porte la séparait de celui qu'elle aimait...

Le temps lui semblait interminable...

Quand cette porte s'ouvrirait-elle enfin pour laisser passer son bien-aimé ?

Le désir qu'elle avait de le voir, de l'embrasser la torturait, lui brûlait le cœur..

Etait-ce bien vrai ?

Allait-elle enfin le revoir ?.. N'était-ce pas un songe dont elle allait s'éveiller, plus brisée que jamais par la déception...

Elle ne croirait vraiment à son bonheur que lorsqu'elle le serrerait dans ses bras, lorsqu'elle se presserait contre sa poitrine...

Elle doutait encore ; elle voulait entendre confirmer la bonne nouvelle par son mari lui-même ; alors, seulement, elle croirait que ses souffrances avaient pris fin...

Les déceptions qu'elle avait éprouvées pendant ces dernières années de séparation avaient tant torturé son pauvre cœur, qu'elle n'avait plus la force de croire...

La méfiance et l'injustice n'étaient plus pour elle de vains mots ; elle les connaissait maintenant...

Le destin l'avait trop cruellement maltraitée ; elle ne pouvait plus s'acclimater à l'idée du bonheur...

Ces douleurs ne pouvaient pas s'oublier si rapidement...

Tout lui faisait peur ; elle doutait de tout...

La malheureuse craignait que, de nouveau, l'on s'acharnât sur cette apparence de bonheur qu'elle voyait venir vers elle...

Et elle pensait qu'elle ne résisterait pas, cette fois, à une nouvelle déception...

Soudain, la porte s'ouvrit et Alfred pénétra dans la pièce.

Lucie ouvrit les bras...

C'était vrai !..

Le bonheur revenait à elle...

Il semblait à la pauvre jeune femme, saisie d'un vertige moral que tout tournait autour d'elle et en elle...

Ses oreilles bruissaient, un voile passait devant ses yeux, son cœur cessait de battre, une lumière éblouissante emplissait le parloir de la prison.

Mais cet éblouissement ne dura que quelques instants...

Lucie revint rapidement à elle...

Mais elle était encore si bouleversée, son bonheur était si immense qu'elle ne trouvait pas une parole à prononcer...

Elle n'avait même pas pris garde qu'en ouvrant les

bras, elle avait laissé tomber à terre la gerbe de fleurs qu'elle avait apporté à l'intention de son mari..

Elle était dans ses bras...

Il l'embrassait passionnément...

Elle lui rendait ses baisers...

Des frissons de bonheur la parcouraient...

Elle avait retrouvé ce bonheur auquel elle avait refusé de croire jusqu'au dernier moment... Elle était transportée de joie ; une joie immense !

— Mon Alfred, mon chéri... balbutia-t-elle d'une voix étouffée.

— Ma Lucie... Ma bien-aimée...

La jeune femme avait fermé les yeux...

Elle oubliait tout dans les bras de son mari...

Le passé était mort... Tout le malheur était fini.....

Ils étaient enfin réunis... enfin...

— Regarde-moi, Lucie, disait-il en couvrant ses doux cheveux de baisers, regarde-moi..

Il embrassait ses paupières closes...

Lentement, elle ouvrit les yeux et tout son amour passa dans le regard qu'elle posa sur lui...

Tout son amour vibrait dans son regard, cet amour dont le pauvre prisonnier avait tant eu besoin pendant ses dernières années...

Cet amour qui le réchauffait maintenant...

La voix de Lucie l'éveilla de son songe douloureux...

— Vois-tu, disait-elle ; je suis si contente de voir que nos espoirs se sont enfin réalisés ; cela me donne la force de croire que le bonheur reviendra... Nous recommencerons à vivre... Et même si nous ne parvenons pas à oublier toutes nos souffrances, le passé nous apparaîtra sous un autre jour ; nous le verrons avec des yeux tout différents.. Ne le crois-tu pas, mon bien-aimé ?..

Alfred Dreyfus la serra dans ses bras et l'embrassa passionnément ; il était trop ému pour parler.

Doucement, elle se dégagea de son étreinte en disant :

— Viens, asseyons-nous sur ce banc.

Quand ils furent assis côte à côte, la jeune femme fit, sur elle-même un grand effort pour dominer son émotion.

Elle voulait donner du courage à son mari et elle se mit à parler avec fièvre..

— Ecoute-moi, Alfred... J'ai souvent l'impression que la vie est une marche dans une contrée montagneuse... On a beau dépasser les collines que l'on a facilement gravies, les montagnes se dressent toujours devant nous. Mais, lorsqu'enfin, on les aura dépassées, en faisant le dernier effort, alors, nous serons dans la plaine ; un paysage enchanteur s'étendra devant nous... Je sens, je suis sûre que ce sera ainsi pour nous..

— Comme tu es bonne, ma Lucie... Tu veux m'encourager à aller toujours, afin de franchir la dernière montagne... Mais j'ai de la peine à te croire... Je le voudrais pourtant ; mais je ne peux pas ; je n'ai pas la force d'imaginer que tout sera fini ensuite..

— Il faut le croire, mon bien-aimé... Toutes les souffrances par lesquelles nous avons passé sont finies pour toujours.. Les ténèbres qui, pendant de longues années, se sont abattues sur notre vie, se sont dissipées. Chaque être ne peut supporter qu'une certaine dose de souffrance... Nous avons assez souffert et, maintenant, nous avons le droit d'espérer un avenir plus large, plus heureux, un avenir où nous serons enfin réunis...

Ces paroles de sa jeune femme furent pour le malheureux prisonnier comme une illumination d'en haut...

Oui, Lucie devait être inspirée ; elle avait reçu du ciel une mission : celle de l'encourager, de le faire espérer...

Et quelles qu'avaient été la longueur et les difficultés du chemin, il avait le droit d'espérer en un bonheur futur...

Alfred Dreyfus se pencha vers Lucie et prit sa main dans la sienne :

— Comme je te remercie, ma chérie... Tu m'as insufflé un nouveau courage... Ce retour que j'avais espéré triomphal, dont j'avais trop rêvé, ne m'a apporté que des déceptions... Vois-tu, j'avais perdu courage ; j'étais trop abattu pour avoir confiance en un heureux changement.

— Mais nous sommes réunis, maintenant, Alfred et plus rien ne nous séparera désormais.

Elle caressait doucement sa main.

Puis, fermant les yeux un instant, elle murmura :

— C'est si doux, si beau de t'avoir là, près de moi... je suis reconnaissante au destin, de nous avoir accordé cette joie.

Il l'attira vers lui et déposa de tendres baisers sur ses cheveux, ses yeux, ses mains...

— Tu ne peux t'imaginer combien j'attendais le moment de te revoir. J'avais cru qu'on me laisserait rentrer tout de suite auprès de toi... Mais au lieu de cela on me menait d'une prison dans une autre. D'après la lettre, qui m'annonçait ma libération, j'avais supposé que je serais libre d'aller où cela me plairait et j'étais impatient de vous rejoindre. Le papier officiel qu'on m'a communiqué disait clairement que mon innocence avait été reconnue et que le Conseil de guerre tenait à réparer cette erreur judiciaire. J'é rentrais en France plein de confiance.

Mais le traitement que je dus subir sur le bateau me démontra que je m'étais trompé. A quoi bon me plaindre, maintenant de tout ce qu'on m'a fait subir,

mais je te promets de croire en notre avenir, de ne plus douter de notre bonheur prochain.

— Tu dois le faire, Alfred... dit-elle en le regardant de ses beaux yeux tendres.

Puis elle ajouta :

— J'ai parlé à Laborie et à Demange... ils te défendront pendant la révision du procès et ils sont convaincus de remporter la victoire, Laborie n'a jamais cessé de combattre pour ton innocence et il réussira à te faire libérer ; tu dois avoir confiance en eux...

— Auront-ils la possibilité de me faire réhabiliter ?

— J'en suis certaine !

— L'amitié de Laborie et de Demange est précieuse pour nous, Lucie. Je leur suis infiniment reconnaissant d'avoir lutté si vaillamment pour me rendre honneur. Et leur aide me donne pleine confiance. La vérité doit être révélée enfin ! J'espère seulement, que la révision ne tardera pas trop car cette attente m'est insupportable.

— Peut-être Demange pourra-t-il obtenir une date précise dit Lucie, je le lui demanderai. Je suis sûre qu'il fera de son mieux.

— Oui, fais cela, Lucie ; avant la fin de la révision, nous ne pourrons être réunis, et il me paraît impossible de vivre plus longtemps sans toi et les enfants. J'ai une nostalgie terrible d'une vie tranquille et sans soucis...

Des souvenirs heureux du temps où il était libre et vivait tranquillement avec Lucie et ses petits, passaient dans son âme. Les deux époux étaient émus.

Alfred dit d'une voix tremblante.

— Combien de fois me suis-je souvenu du temps, où nous étions unis. Dans la solitude de ma cellule je ne pouvais croire que j'avais vécu dans le soleil du bonheur...

Sa voix s'étouffa... ses lèvres se crispèrent... il détourna la tête pour ne pas montrer les larmes, qui lui étaient montées aux yeux.

Lucie essayait en vain de se maîtriser.

Elle appuyait sa tête contre la poitrine de son mari et le serrait étroitement contre elle.

Des larmes lourdes tombèrent sur ses mains et, d'un geste effrayé, elle se mit à caresser le visage amaigri d'Alfred, qui était inondé de larmes.

Faisant un effort terrible pour dominer son émotion elle se mit à lui parler doucement :

— Tout redeviendra calme et beau, Alfred, comme avant. Nous allons attendre patiemment ce jour.. il viendra... et nous serons libres de nous aimer comme autrefois.

Elle embrassait son visage humide de larmes.

Comme il était maigre et pâle !... les traces des terribles souffrances qu'il avait subies étaient visibles et elle sentit que, dans ces années de séparation, il était devenu un vieil homme.

Comme il serait difficile de le faire revivre...

Mais elle réussirait... elle le soignerait et l'entourerait de son amour.

— Je vais te parler des enfants, dit-elle enfin.

Et tenant ses mains dans les siennes, elle lui dit la joie de Pierre et Jeanne, lorsqu'ils avaient appris que leur père revenait...

— Ils voulaient absolument partir avec moi, pour te voir... J'ai eu bien de la peine à les retenir.

Dreyfus eut un sourire triste.

— Les enfants !... dit-il doucement, regardant dans la vague, comme s'il voulait les imaginer ; crois-tu qu'ils m'aient encore comme auparavant ?

— Naturellement, Alfred, comment peux-tu en douter ?

— Le changement qui s'est produit en moi, les effrayera peut-être, lorsqu'ils me reverront, j'ai presque peur de me présenter devant eux.

— Mais non, tu n'as rien à craindre. Tu n'as pas tant changé; tu as seulement un peu maigri.

— Tu dis cela pour me calmer, Lucie, mais tu avais l'air affolée lorsque tu m'as vu..

— C'était trop naturel, Alfred... j'ai vu tout de suite, que tu avais perdu des forces et cela devait m'inquiéter, ne peux-tu pas comprendre cela ?

Il lui sourit :

— Ne t'inquiète pas, Lucie... je me reposerais dès que je vivrais de nouveau près de toi.

— Je ne t'ai pas encore demandé si tu as toujours des douleurs d'estomac ?

— Merci, Lucie... je crois que ce n'est pas dangereux.

Elle serra ses mains :

— Tu es si courageux et je suis si fière de toi, Alfred.

— Ne dis pas ça, Lucie, cela me fait de la peine, parce que je ne mérite pas d'être loué par toi. J'étais souvent à bout de forces et seule l'idée de te revoir un jour, m'a aidé à vivre. C'est la volonté de vivre pour toi et les enfants qui m'a toujours donné la force de supporter les tortures. La conviction d'être aimé de vous m'a soutenu.

— Si tu savais, combien nous t'aimons Alfred. Loin de toi, j'ai appris que le mystère de l'amour est la douleur. Nous avons tant souffert. Je ne puis croire que jamais des êtres humains ont souffert ainsi et cela a rendu notre amour plus profond et fortifié nos âmes.

Ces paroles de Lucie le rendirent très heureux.

Il posa sur elle un regard plein d'amour et se rendait compte, que désormais il ne lui serait plus possible

de retomber dans un désespoir semblable à celui qu'il avait connu sur l'île.

Il semblait au malheureux homme qu'un miracle s'était produit, car, lui aussi, il avait douté...

Lui aussi, il n'avait pas osé croire que son rêve s'était enfin réalisé... Il n'osait croire à la réalité de ce brusque changement.

Une crainte terrible pesait sur son cœur ; il craignait que ce ne fut qu'un rêve dont il se réveillerait dans sa triste cellule de l'île du Diable...

Il baisa les mains de sa femme, qui était si courageuse et si belle et c'était comme une promesse muette de tout supporter, sans se plaindre.

Lucie sentit qu'il était troublé et elle s'inquiéta. N'avait-elle pas eu tort de tant lui parler de cela ?

Elle observa anxieusement son visage sérieux.

— Je devrais lui parler de choses plus gaies, se disait-elle. Je devrais essayer de lui faire oublier ses soucis, pour le peu de temps que je peux rester près de lui. Mais comment faire ?

Elle eut une idée... et, dégageant ses mains, elle se leva et alla vers la table.

— Je t'ai apporté quelque chose, dit-elle en souriant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Alfred, en la voyant ouvrir son sac.

— Tu verras !

Elle lui tendit les photographies des deux enfants.

— Oh !... mes enfants chéris.... s'écria-t-il heureux. Puis il regarda attentivement les deux photos.

— Comme ils ont grandi !...

— Oui, tu seras surpris, de voir quels progrès ils ont fait, moralement et physiquement. J'imagine souvent, quelle sera ta joie lorsque tu seras de nouveau près de nous. C'est toi qui feras leur éducation. Tu sais tel-

lement mieux que moi. Mes parents ont la même idée et nous avons souvent parlé de cela. Eux aussi sont si heureux de te savoir de retour. Ils m'ont dit de te saluer mille fois, mais dans la première joie de te tenir dans mes bras, je l'avais oublié.

Et les enfants m'ont chargé de te dire tout leur amour.

Il sourit joyeusement en l'écoutant :

— Tu dois les embrasser pour moi et leur dire aussi que je me réjouis tellement de les revoir. Quand as-tu fait faire les photos ?

— Lorsque j'ai reçu ton télégramme avec l'heureuse nouvelle. Nous étions tous ivres de bonheur.

Un sourire de bonheur passa sur ses lèvres et, levant la tête, il la regarda d'un air si tendre qu'elle pensa : il y a encore une possibilité de le rendre heureux.

L'avenir sera difficile d'abord, mais tout passera... et le calme et le bonheur reviendra...

On frappa doucement à la porte.

— Cela signifie, que je dois partir, soupira Lucie.

— Seigneur... déjà ?

Il se leva, posa les photos sur la table et embrassa sa femme.

— Quand te reverrai-je ?

— Bientôt... murmura-t-elle, blottie contre son épaule.

Elle sentait qu'il tremblait et que son cœur battait rapidement.

— Calme-toi, Alfred, supplia-t-elle, nous nous reverrons bientôt... Dieu nous a fait cadeau de cette heure... il nous en donnera d'autres.

Elle se donnait l'air d'avoir une confiance illimitée tandis que son âme se crispait dans un doute effroyable.

Elle souffrait de l'agitation de son mari et elle remarqua la douleur qui l'assaillait. Ses traits crispés lais-